



**HAL**  
open science

# Le chœur des femmes sur les réseaux sociaux entre mascarade et empowerment

Jean-Claude Soulages

► **To cite this version:**

Jean-Claude Soulages. Le chœur des femmes sur les réseaux sociaux entre mascarade et empowerment.  
Revue afak des sciences ISSN : 2507-7228 , 2024, 9 (3), pp.421-431. hal-04612975

**HAL Id: hal-04612975**

**<https://hal.science/hal-04612975v1>**

Submitted on 15 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le chœur des femmes sur les réseaux sociaux entre mascarade et empowerment

Jean-Claude Soulages

Professeur en Sciences de l'Information et de la Communication

Université Lumière Lyon 2

Centre Max Weber UMR 5283

Si la nébuleuse des réseaux sociaux numériques (RSN) représente un immense océan de messages, beaucoup de ceux-ci sont voués à s'évanouir et disparaître du jour au lendemain. D'autres surgissent comme des îlots et des récifs d'émotions sur lesquels viennent échouer des milliers de regardeurs. Certains d'entre eux en viennent même à incarner de véritables performances civiques qui ont choisi de s'exprimer sur les RSN — ou plutôt n'ont pas eu d'autre alternative pour voir le jour. Tel est le cas de ce clip vidéo réalisé par des actrices algériennes présent par défaut sur Youtube et qui a connu un succès phénoménal de l'autre côté de la Méditerranée.



[Sur un fond musical funèbre une succession de gros plans de visages de femmes soutient un face à face continu avec le regardeur. Chacune d'entre elles prend la parole en nous fixant intensément. Mais ces prises de parole relaient la voix d'autres protagonistes invisibles, celle des geôliers et du bourreau de la FEMME dans les sociétés patriarcales. Ces paroles s'égrènent à tour de rôle sur l'écran sans images, ce sont la mère « lâche le vélo de ton frère et rentre à la maison ...surveille ta sœur ... Du sport ! Tu es folle ! Ta place est dans la cuisine », la belle mère « voilà il faut être une fille calme et sage ...l'homme n'a pas de tares... », la belle sœur « qu'est ce que tu faisais là-bas, tes oncles t'ont vu, ils vont te tuer », les hommes

« pst, pst, alors poupée regarde-nous », le mari « on se marrie mais tu arrêtes la fac...Ferme la, je t'aime comme ça », etc. La séquence est entrecoupée par la vision d'un mur et d'un banc vide et par des cris et le vacarme de coups, elle se poursuit par un viol et le défilé du visage des actrices « elle l'a bien cherché, elle le mérite...c'est de sa faute tu as vu comment elle est habillée ». La scène s'achève par un meurtre et à nouveau par le défilé des visages « ca se voit que c'était une ...je ne peux pas avoir pitié... » Dans le dernier plan, toutes les comédiennes se rassemblent en silence le dos à ce mur et autour de ce banc pour poser en groupe, habillées toutes de noir. ]

<https://www.facebook.com/sabrina.bia.5/videos/10223947590186517>

Cette séquence est exemplaire des interpellations civiques que l'on peut rencontrer sur les RSN. En l'occurrence ici, il s'agit d'une authentique performance de déconstruction de l'emprise de la société patriarcale sur la FEMME. En jouant sur une théâtralisation des émotions, la dénonciation y emprunte tout autant à la solennité de la tragédie grecque qu'à certains procédés carnavalesques typiques de la rhétorique des RSN. Mais surtout de telles performances nous incitent à revisiter les rapports entre médias et public, relations que l'existence des RSN reconfigure durablement. En effet, depuis leur apparition nous sommes face à une forme d'excroissance de l'espace public de nos sociétés due à la superposition à ce dernier d'un second territoire cette fois-ci horizontal, souterrain et disparate où tout peut circuler. De plus, contrairement à l'espace public canonique où ce sont les médias de masse et leur filtre vertical et désincarné qui régissent l'agenda des événements et leur visibilité, sur les RSN, c'est en grande partie le public lui-même et ses émotions qui vont établir celui-ci. On peut ajouter que ces deux galaxies médiatiques sont majoritairement des territoires délimitant des ères générationnelles et sociétales distinctes. La question se pose alors de savoir si ces deux espaces de publicisation incarnent des formes divergentes de citoyenneté ou bien s'il s'agit d'une mue démocratique en devenir. La réponse implique qu'il nous faille dérouler le film ou l'écheveau de cette performance civique et opérer une sorte de *flash-back* ou de rétro-pédalage en portant un regard rétrospectif sur l'archéologie, le rôle et le statut de la citoyenneté et de la visibilité sociale à laquelle les RSN contribuent désormais.

### **Le double corps du citoyen.**

C'est la première modernité, celle qui s'ébauche au XVIII<sup>e</sup> siècle en Occident, qui a promu et inventé une créature civique et démocratique, dotée pour la première fois d'une identité politique. Ce citoyen politique va cesser de s'incarner exclusivement dans une communauté inégalitaire religieuse ou féodale pour s'inscrire dans un système de droits ratifié par un Etat-nation et un espace démocratique dont NUL ne peut être exclu. « La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion ». Cet axiome de l'égalité repose sur la fiction que mon prochain est le même que moi. Donc nous sommes tous EGAUX (mais dans les coulisses alors toutes inégales). L'article premier de la Constitution française n'est que le palimpseste et le légataire d'une autre abstraction sur laquelle Paul de Tarce a édifié la chrétienté : « Il n'y a ni homme, ni femme, ni juif ni grec, ni esclave, ni homme libre car vous êtes tous UN en Jésus Christ ». Comme l'a établi Edouard Glissant cet universel abstrait est le legs principal de tous les monothéismes (2009). Le christianisme a mis au monde une créature universelle mais désincarnée. L'Etat-nation et les Droits de l'HOMME ont pris la suite. Cette désincarnation du citoyen est bel et bien l'assise indispensable que présuppose l'égalité des conditions de tous et qui fonde l'universalité de

ces projets messianiques. En conséquence, cet universalisme de la citoyenneté — amputé entre temps de sa moitié puisque si sa dénomination est neutre, cette entité n'en demeure pas moins mâle—implique que le profil du citoyen pétri de différences culturelles, identitaires, sexuelles soit refoulé ou tout au mieux cantonné à la sphère privée. L'identité civique et politique du citoyen érige désormais une frontière entre une vie publique et une existence privée, frontière qui entérine pour longtemps la rémanence d'un double corps du citoyen clivé entre sa face publique et son profil privé. Du même coup, la femme qui n'est pas un HOMME comme les autres demeurera longtemps une infra-citoyenne rabattue sur sa singularité de prise de guerre patriarcale en tant qu'otage biologique de la survie du groupe. Finalement, l'avatar dont accouche la première modernité est UN (demi) citoyen mutilé qui va longtemps demeurer un personnage non genré ou plutôt sur-genré et éthéré. Sa naissance va s'accompagner d'un espace public et social sur mesure désobjectivé et monogenré où les HOMMES peuvent déambuler librement alors que les FEMMES en sont réduites à végéter dans les coulisses et demeurer la plupart du temps muettes et forcloses dans le cercle du foyer patriarcal.

Deux siècles plus tard, la division du travail et la déterritorialisation des populations vont contribuer à donner le jour à des citoyens-citoyennes désormais civilement affranchis et genrés. Urbanisés et salariés, ces derniers vont se trouver immergés dans une solidarité et tout à la fois une interdépendance organique telle que les a décrites Emile Durkheim. Ces pressions économiques et anthropologiques adossées aux combats féministes vont ouvrir la voie aux amorces d'une parité de statut entre citoyen et citoyenne. Par ailleurs, la dilution progressive de la coercition sociale adossée à des exigences de reconnaissance vont accentuer le processus de « démocratie fonctionnelle » typique des sociétés qui s'efforcent, selon Norbert Elias, de mettre un terme aux inégalités de statut des individus (1981). Or la recherche de la parité civique et sociale est loin d'entraîner mécaniquement celle des identités et la reconnaissance de l'autre. Dans les années 1950 en Europe et dans le sillage des Etats-Unis, ce sont la consommation et la prévalence d'une économie de marché qui vont proposer un nouvel horizon et offrir à tous et toutes l'accès à des marchandises aussi bien matérielles que culturelles. La confrontation à des choix multiples du quotidien tout comme l'édification de l'Etat providence vont exacerber l'individualisation de ces citoyens-consommateurs et bouleverser leur mode de vie tout en leur procurant l'illusion d'une égalité de conditions. Les industries culturelles et les médias de masse vont fertiliser ce terrain et peu à peu prendre la main en assignant au citoyen politique une identité sociale et culturelle singulière. Le peuple va finir par éclater en publics de consommateurs. La radio puis la télévision prennent le relais de l'Etat-nation et des médiateurs traditionnels pour générer un *soft power* sur mesure donnant le jour à des audiences captives que les professionnels vont apprivoiser et doter petit à petit de prothèses culturelles déterminantes : des divertissements, des séries, une actualité commune, les mêmes rendez-vous médiatiques secrétant à la fois du lien social et un agenda commun, bref c'est une véritable « communauté imaginée » (Anderson, 2002) qui voit le jour, mais une enveloppe vide, celle d'un « grand public », citoyens consommateurs, français moyens « statistisés ».

Au fil du temps, la programmation du flux des industries médiatico-publicitaires va tendre à se calquer sur la figuration de son usager, un couple de consommateurs mutiques et consensuels. Leurs reflets témoignent de la programmation-miroir que vont tendre progressivement les médias à leurs publics. Eliséo Veron ne parlait-il pas à propos de la télévision de média de contact ?, (1984) Ce contact a débouché progressivement sur le ciblage et l'*embedding* du grand public dans le flux médiatique. Cette logique d'individuation a été exacerbée sur le petit écran par la mise à l'antenne des programmes de la télé-réalité qui en ont constitué en quelque sorte l'*acmé* et un révélateur. Leur formule reposait sur l'exhibition des émotions d'individus *lambda* prisonniers du *peep-show* médiatique. La

lucarne du petit écran s'est petit à petit refermée sur les émotions de ce héros de l'ordinaire, désormais rejeton médiatique, personne privée et tout à la fois personnage public. Durant deux décades, cet apprivoisement et cette familiarité avec l'espace médiatique ont conduit à un décloisonnement de la sphère publique qui a petit à petit débordé sur la sphère privée du citoyen. A tel point que cette fois-ci c'est le corps public de ce dernier qui se trouve refoulé débouchant sur la fusion de feu le double corps du paléo-citoyen. Favorisés par la subjectivation effective et l'autonomie de cet avatar médiatique, le jeu et la pression des appartenances identitaires locales, sexuelles, genrées, etc. se sont libérés. Au terme de ce désencastrament, le citoyen médiatique a fini par passer à l'acte et traverser l'écran en transformant certains programmes en véritables *selfies*. Les médias de masse au delà de la subjectivation de leurs usagers ont généré, "à l'insu de leur plein gré", un véritable terreau pour les RSN.

### Néo-public, néo-citoyennes

Car derrière le grand public inerte hérité de l'Etat-nation subsistaient et persistaient des individus contraints au mutisme relégués dans le cul de sac de médias hégémoniques et intransitifs. Etablis sous la tutelle de l'Etat-nation et adossés à l'emprise d'un espace public homogène, les imaginaires de la modernité se sont édifiés continûment en prenant le pas sur des collectifs d'individus insoumis. Aujourd'hui, avec l'arrivée des RSN nous assistons non seulement à l'émiettement de ce grand public des oligopoles et à l'occultation de leurs médiateurs mais à la venue au jour de ces populations d'exclus. De plus, si les médias canoniques maintenaient une distance entre espace public et espace privé, c'est bien ce que toute performance sur les RSN abolit. Le citoyen digital a pulvérisé le grand public uniforme et anonyme en plébiscitant des pratiques d'individuation et de singularisation, voire de "dépolitisation". Ces nouvelles interfaces médiatiques reconfigurent durablement nos conceptions de la citoyenneté et de la démocratie.

Comme l'avait prédit Marshall McLuhan, l'expansion de technologies laissées à disposition de la sphère privée a entraîné mécaniquement un passage à l'acte et l'apparition des blogues, des influenceurs, de Youtube, d'Instagram ou de TikTok, etc. en définitive des espaces d'expression singuliers exhibant le vécu quotidien et les émotions de chacun ou chacune. Les usagers ont fini par s'approprier une technologie qu'ils peuvent désormais glisser dans leur poche. Suite à ce *hold-up* chacun peut reprendre la main et, du même coup, entériné le désarrimage du joug de l'Etat nation et du gardiennage assumés par des oligopoles verticaux au profit de l'immersion dans des diasporas horizontales. Désormais l'affichage d'une identité subjective déborde les identités politique et sociale du paléo-citoyen. Et ce sont les désirs, les avis disparates, les émotions d'en bas qui se dévoilent et les éthos genrés qui prennent d'assaut les réseaux.

Alors que les médias de masse assuraient leur standardisation, le réseau des réseaux accompagne et affiche continument la personnalisation et les affects de ses usagers. Chacun ou chacune peut devenir son propre média et des milliers de médias peuvent se répandre sur la toile. Sur les RSN chaque parole peut compter alors qu'au travail, à l'école, dans les médias chaque énoncé est évalué, catalogué, formaté et saturé de références. Ces performances hors sol ont fourni une reconnaissance effective à l'audience invisible et muette des sans voix et sans bagages et entre autres celles des femmes. Pour preuve la place majeure qu'ont occupé les jeunes femmes dès l'apparition d'internet<sup>1</sup>. Au tournant du siècle et alors que la

---

<sup>1</sup> Les études démontrent que près d'un tiers des jeunes américaines tiennent des blogs ou créent des pages Web. Une étude révèle que 74 % d'internautes qui utilisent les médias sociaux, 76% sont des femmes et 72% des hommes : 22% des femmes sont actives sur Twitter contre 15% des hommes. Facebook est dominé par les

domination masculine n’y avait pas encore semé son germe et occupé tout le terrain, les premières “pages perso” et les blogues des femmes ont enclenché une incarnation du féminin (Irimescu, Soulages, 2018). Les outils digitaux sont devenus pour ces pionnières à la fois des miroirs, des boucliers et des armes. Tout est prêt désormais pour que cette libération assure, comme l’avance Camille Froidevaux-Metterie, le passage du « pôle privé social » au « pôle intime-affectif » (2015, p. 79) et que la citoyenne privée et la citoyenne publique ne fassent plus qu’une.

En mobilisant l’émotion, #Me Too a pu à son tour fournir un levier déterminant à l’éthos féminin en misant sur la dimension épiphanique et performative du témoignage qui allie révélation et vérité. Chacune de ces paroles mobilise cette intelligence narrative dont nous parle Jérôme Bruner, dévoilant l’énergie performative des récits de vie et des émotions intimes (2002). L’espace public canonique, verrouillé par l’intelligence argumentative et la distanciation n’offre que peu de visibilité et de légitimité pour de telles performances. En optant pour les RSN, les néo-citoyennes ont contourné et dénié les médiateurs et passeurs de “l’ancien monde”. Les guichetiers d’en haut garants de la neutralité désubjectivée et d’un unanimité “monogénéré” ont fait leur temps. Au cœur de ce marché des émotions, les néo-citoyennes se positionnent délibérément à l’extérieur du système d’intelligibilité de l’ancien monde. Détachées du carcan d’un espace public longtemps succursale de l’Etat-nation, elles se définissent avant tout comme les membres d’une diaspora communautaire porteuse d’expériences, d’opinions, d’émotions et d’une autonomie identitaire revendiquée. En accomplissant ce pas de côté, elles affirment en effet deux revendications, une revendication d’incarnation identitaire liée à l’exigence d’une nouvelle civilité sexuelle mais surtout l’affirmation d’une puissance d’agir inédite contre l’ordre ancien. Cette porte grande ouverte au pathos en fusionnant sphère privée et espace public révèle cette scène ambivalente de l’extimité de la néo-citoyenne. Avec pour principale conséquence le fait qu’identité politique et identité intime sont devenues perméables et contiguës ouvrant la voie à un possible *coming out* généralisé.

### Un carnaval ventriloque

Cette exigence d’authenticité et ce désir de visibilité de proto-citoyennes jusque là secondarisées ont gagné petit à petit tout l’espace social. C’est désormais la dynamique schumpetérienne de destruction créative qui est à l’œuvre et qui a pris pour cible en tout premier lieu les attributs patriarcaux et les tenants de l’ordre ancien. La Toile a assuré le passage d’une solidarité organique, celle de l’environnement social, à une solidarité réflexive de plus en plus inclusive régissant l’environnement personnel et intime des individus. C’est bien cette démarche réflexive qui caractérise la performance publique des comédiennes algériennes. Pour cela leur performance emprunte un procédé assez courant sur les RSN, un jeu de mascarade. Procédé carnavalesque comme le définissait Mikhaïl Bakhtine mais avant tout ambivalent qui « nie et affirme à la fois, ensevelit et ressuscite à la fois » (1970, p. 20).

Le tourniquet de ces visages-masques féminins met en scène une double énonciation, celle de la puissance d’agir du chœur des femmes et celle de l’écho des paroles dérobées aux geôlières et au bourreau. Le regard adressé au spectateur redouble cette énonciation énoncée, opérant cette fois-ci un dédoublement de la représentation qui fait coexister acteur et spectateur. A aucun moment ces femmes ne sont des figures-objets regardées mais les sujets d’une interaction continue avec le regardeur. Ce dispositif théâtral allie ainsi la communication à la révélation. La charge émotive de la performance est accrue par la mise hors-champ et le refus de la figuration des “responsables-coupables” contraignant le regardeur

à fabuler leur présence. Dans ce procédé de ventriloquie ne s'impose aucun filtre ou bien un guichetier quelconque. En empruntant au jeu du théâtre, la représentation déplace et simule le réel. Du coup ce détour fait que l'émotion peut se répandre tout comme elle le fait dans l'énoncé de fiction mais cette fois ci sans fard ni distance. La violence est bien là dans l'intimité du vécu mais invisible, elle jaillit de l'émotion de sa fabulation.

En écartant l'accusation directe, la scénarisation de la séquence s'en tient à la reprise de la parole des AUTRES. Ce faisant, les comédiennes substituent à la présence d'un énonciateur-accusateur la théâtralisation du chœur des femmes. Cette appropriation, en décontextualisant chacun des propos, l'exhibe, l'amplifie et indirectement le condamne. Ce jeu de ventriloquie témoigne tout à la fois d'un effet de révélation et simultanément d'un procédé paradoxal de quasi "inversion du stigmaté"; ce sont les « vulnérables » qui répercutent la voix des coupables. Ici il ne s'agit plus de « l'appropriation et la disqualification du discours des dominés » comme Marie-Anne Paveau a pu le constater dans le discours de ceux qu'elle dénomme les « vulnérables » (2017) et entre autres celui des femmes, réinterprété et indirectement dévalué par les guichetiers de l'espace public que sont les journalistes, mais ici il s'agit avant tout d'une appropriation et une disqualification du discours des dominants par ces mêmes vulnérables. Nous sommes face à une forme d'énonciation ventriloque qui se métamorphose en énoncé militant celui du discours inaudible des sans-voix. Ce rejet délibéré de l'appel aux médiateurs de l'ancien monde repousse manifestement toute stratégie de victimisation. La force de ce procédé de brouillage et de piratage énonciatif écarte à la fois la dénonciation explicite comme le « J'accuse » de Zola mais aussi le rejet de l'affrontement direct assumé par le discours du militantisme qui éclaire et désigne expressément sa cible. Car ces deux procédés n'échappent pas au *feed back* qui les inscrit dans la topographie de la victimisation donnant le pouvoir au « maître des significations » selon la formule de Cornelius Castoriadis (1975). Dans ces occurrences, à chaque fois le "MALE-FAITEUR" impose à l'autre de rester cloîtré dans le rôle de victime. En jouant sur l'invisibilité de ce dernier, l'émotion prend alors les commandes et suscite la condamnation.

### Vers une nouvelle citoyenneté

A nouveau ici c'est l'imagination créative et son jeu carnavalesque qui sont à l'origine de cette performance civique des comédiennes algériennes. La séquence mobilise tout à la fois l'identité civique, sociale et intime de la femme et représente le dernier maillon d'une longue chaîne d'émancipation du citoyen-citoyenne qui débouche sur l'exhibition du malstrom des subjectivités. De Jean-Jacques Rousseau à James Joyce en passant par Anaïs Nin ou Marcel Proust, les artistes depuis longtemps avaient ouvert la voie, en affirmant au delà de l'égalité des conditions, la liberté de créer, d'être différent et d'afficher derrière leur sensibilité cette extimité de l'individu. Cette exposition de l'intime est un des derniers avatars de la civilité. Les oligopoles à travers les programmes de la télé-réalité, des reality shows avaient emboîté le pas des artistes, les RSN ont finalement donné une voix à tous ces essais d'exposition de soi et de redéfinition des identités. La première modernité a fourni à l'individu une identité politique, la seconde une identité sociale enfin la modernité réflexive contemporaine des RSN en exhibant l'extimité du néo-citoyen lui délivre une identité pleine et totale. En cela, le réseau des réseaux est devenu un carrefour ou un rond point de liens pour de multiples appartenances. Le « presque-public » (Dayan, 2000) des médias de masse est sorti de sa chrysalide et a fini par délaissier le cocon des dominants avec son cortège ancestral de zombies : racisme, patriarcat, sexisme, etc. qui dansent sous nos yeux peut-être leur dernière valse. Aujourd'hui les deux fragments de cette coquille civique se rejoignent et nous assistons à la dissolution de cette partition en deux corps qui fissurait la citoyenneté. C'est tout un pan de l'intimité de ce citoyen-citoyenne qui voit le jour. Sa face cachée, le refoulé, le tabou,

l'insu surgissent à la surface. "Encore un effort grand public pour devenir citoyen !" et toucher à cette « liberté des modernes » que prophétisait Benjamin Constant. C'est une nouvelle ontologie de la citoyenneté qui voit le jour ; un citoyen qui peut désormais s'incarner à travers sa chair et ses émotions. En définitive, il est permis au citoyen-citoyenne digital d'assumer la mutation politique du peuple-audience uniforme et inerte en public politique et surfer sur l'archipel d'identités plurielles. Mais cette réincarnation questionne le fonctionnement de notre espace public et celui de nos institutions démocratiques quitte sans doute à les ringardiser. Car pour beaucoup cette mutation n'est pas sans représenter un certain nombre de risques.

En premier lieu, il faut bien constater une relégation plus ou moins explicite de la Raison. « Chacun son opinion, chacun ses émotions et tous indifférents ! » Or, l'émotion n'a jamais de projet ni d'après. Elle est toujours engluée dans le présent et sa libération est contemporaine du chant des populismes qui en appellent toujours aux émotions, puisque l'émotion est sensée dire le vrai. Dès lors comment argumenter avec des émotions si le pré carré de la rationalité et de l'argumentation a été refoulé ou enterré ? Par ailleurs, si les RSN favorisent des formes nouvelles d'organisation et de diffusion inclusives, ils peuvent dans le même temps lotir une friche scindée en communautés étanches cloisonnées dans leurs chambres d'échos, où chacun n'est sensible qu'à sa propre émotion ou celle de ses clones. Nous retournons peut-être à ce cloisonnement qui existait dans les sociétés prémodernes fortement hiérarchisées et discriminantes avec leurs partages communautaires et la stigmatisation systématique des autres. Ou au contraire faut-il prêter l'oreille à ceux qui affirment que si les médias de masse ont longtemps été des succursales de l'Etat-nation, l'individu digital est pour sa part le rejeton du marché et de l'économie libérale ?

Paradoxalement, dans un monde digitalisé tout pousse l'individu à une autonomie qui peut signifier un repli sur soi et une anomie généralisée. Or, la socialisation exige des institutions, un tiers symbolisant qui seul peut établir une synthèse, un équilibre démocratique au sein de la multitude. Le réseau des réseaux est un espace frontière et encore un *Far West* digital où les médiateurs canoniques ont été recalés et les futurs régulateurs demeurent aux abonnés absents. Cette machine incontrôlée générant son propre espace atopique et désencastré témoigne encore d'une identité civile encore refoulée (l'anonymat ou le pseudo) au profit d'avatars étherés et d'un environnement seulement régulé par des miettes d'état de droit.

\*\*\*\*\*

En mettant au jour les multiples avatars du féminin, les RSN accompagnent les mutations sociétales et le glissement des imaginaires typiques des sociétés de la seconde modernité, celles du désencastrement et de la réflexivité, sociétés singularistes décrites par Dalilo Martuccelli, « inséparables d'une injonction spécifique contraignant les individus à devenir des individus » (2010, p. 38) c'est-à-dire des sujets singuliers, conception à mille lieux de la notion mutique de grand public auxquels nous avions habitué les oligopoles médiatiques et l'Etat-nation. La performance du chœur des comédiennes algériennes se transforme, en définitive, en un acte de reconnaissance et de résistance. Et c'est bien aujourd'hui un néo-citoyen qui prend la parole et accède à l'espace public pour mener à bien et incarner ces propres expériences de vie. En définitive, dans ces espaces informels de réverbération des émotions, sans doute plus accessibles et fréquentés que le volontarisme et le caractère lointain des discours militants, il n'est plus seulement question de paroles de victimisation renvoyant à la violence symbolique irrévocable des Dominants. Il s'agit de témoigner d'un *empowerment* effectif et de mettre en exergue et sans doute à chercher à intégrer des changements dans le monde vécu des femmes et des citoyens réels. Il s'agit avant tout d'une dynamique qui vise une parité accomplie des hommes et des femmes et non pas leur alignement et la subordination des unes au modèle des autres mais leur parité et leur invisibilité.



Néanmoins, ce chœur des femmes, tel le chœur antique, exhibe une performance mais aussi la présence simulée du peuple et d'un public. Peut-on y percevoir la renaissance d'une société civile, ce territoire insaisissable qui a toujours échappé à la domination et à la pleine lumière, cette civilité détachée mais reflet d'une citoyenneté incarnée et d'un individu total ? Or, si la sphère privée de chacun est désormais béante, quelle nouvelle citoyenneté va nous garantir comme celle de l'ancien temps cette inviolabilité qui fondait du même coup notre espace démocratique ? Immergée dans les RSN, la société civile reprendrait le pouvoir prenant le relai de cette solidarité organique désormais défaillante de l'Etat nation ou de l'Etat providence, renvoyant les individus et les institutions à des stratégies personnelles qui désormais sont entre leurs mains. Avons nous quitté définitivement une société de type holiste enfantée par l'Etat nation pour une société dont l'ancrage et l'expressivité passe par des identités individuelles d'où les revendications intersectionnelles multiples et disparates qui foisonnent ? Néanmoins une question lancinante subsiste que peut-on redouter d'un quotidien où la séparation entre vie privée et vie publique serait abolie ?

### Références bibliographiques

- Anderson B. (2002). *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte /poche.
- Bakhtine M. (1970). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*, Paris, Tel Gallimard.
- Bruner J. (2002) *Pourquoi nous racontons nous des histoires ? Le récit au fondement de la culture et de l'identité*, Paris, éditions Retz.
- Castoriadis C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Essais, Editions du Seuil.
- Dayan D. (2000). « Le presque public », *Réseaux* n°100, CNET. p. 427-456.
- Elias N. (1981). *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris, Pandora /des sociétés.
- Froidevaux-Metterie C. (2015). *La révolution du féminin*. Paris, NRF.
- Glissant E. (2009). *Philosophie de la relation, poésie en étendue*, Paris, Gallimard.
- Irimescu A-O. Soulages J-C. (2018). « Les blogues de mode ou les corps ventriloques ; entre mascarade et empowerment ». *Lettre internationale* n °106, Institut culturel roumain, Bucarest, p. 25-29. (hal-02054813)
- Martuccelli D. (2010). *La société singulariste*, Paris, Armand Colin.
- Paul de Tarce, *Epître aux Galates* 3 : 28.
- Paveau M-A. (2017). « Le discours des vulnérables. Proposition théoriques et politique. » *Cadernos de Linguagem e Sociedade*, 18(1), Universidade de Brasilia.
- Verón E. (1984). « Le séjour et ses doubles : architectures du petit écran », *Temps libre* n°11, Paris, p 67-78.